

« Re »-tour à Czernowitz

Florence Heymann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/1902>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2001
Pagination : 7-24

Référence électronique

Florence Heymann, « « Re »-tour à Czernowitz », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 8 | 2001, mis en ligne le 06 mars 2012, Consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/1902>

« Re »-tour à Czernowitz

Une recherche d'anthropologie historique sur la Bucovine, austro-hongroise, roumaine entre les deux guerres, aujourd'hui ukrainienne, et sa capitale Czernowitz, que je menais depuis de nombreuses années, était en voie d'achèvement. À ce point, il me semblait que je ne pouvais finir la rédaction de ce travail sans faire un voyage sur les lieux dont je parlais à travers la mémoire des autres et qui était le berceau d'une partie de ma famille.

Patrie notamment de Paul Celan et de Rose Ausländer, Czernowitz est une ville à majorité juive entre les deux guerres mondiales. Elle symbolise la rencontre des deux Europe, de l'Est et de l'Ouest. À partir de matériaux croisés, les histoires de vie des originaires, disséminés à travers le monde, mais particulièrement nombreux en Israël, et les archives, aujourd'hui accessibles, j'ai essentiellement étudié le travail de la mémoire dans son rapport avec l'histoire et la construction des identités. Lors d'un colloque à l'université de Tel Aviv en novembre 1999 sur « Czernowitz comme paradigme. Le pluralisme culturel et la question des nationalités », j'avais fait la connaissance d'un couple d'universitaires américains, Marianne Hirsch et son mari Léo Spitzer. Marianne, dont les parents sont originaires de Czernowitz, travaille sur des thèmes proches des miens. Elle m'avait fait part de son projet de voyage en Bucovine pour le printemps 2000. Elle devait être accompagnée de son mari et d'un cousin, David Kessler dont les parents étaient également natifs de la région. Marianne me proposa de me joindre à eux. C'est ainsi que je programmais ce séjour, dont des extraits du récit sont présentés ci-dessous.

Lundi 3 juillet 2000

Départ de Jérusalem. Une chaleur accablante et humide s'est abattue sur la ville. Devant la résidence du Premier ministre, les manifestants ont déployé des banderoles : « La vallée du Jourdain, c'est le territoire d'Israël ». Les ultra-orthodoxes ont chaud eux aussi. Le chapeau noir est repoussé vers l'arrière du front.

L'air conditionné du taxi qui me conduit à l'aéroport est très bruyant mais peu efficace. Le chauffeur s'inquiète de connaître ma destination : « En Ukraine ! » « Au moins, il doit faire froid là-bas ! » Je réponds gentiment, mais, au fond, je ne sais pas grand-chose de ce qui m'attend.

Dans l'airbus de la Lufthansa pour Francfort, je suis assise à côté d'un Japonais, muet comme une carpe pendant les quatre heures de voyage. Son visage impassible gardera la même expression totalement figée. Il ne m'adressera pas une parole, pas même lorsqu'à quarante minutes de l'arrivée, le pilote nous annonce des turbulences qui deviennent d'une rare violence. L'avion est secoué. Chacun se fige. Une anxiété qui précède la panique règne maintenant dans la cabine. Des passagers se sentent mal. Les hôtesse perdent un peu leur sang-froid. Mais mon voisin japonais, très zen lui, reste de glace.

Moi qui ne suis pas une grande fanatique des voyages aériens, je crois ma dernière heure arrivée. L'angoisse monte et je commence à me demander si ce voyage était indispensable... Fallait-il mourir pour Czernowitz ? Les secousses s'amplifient, des bruits incongrus, des chutes d'objets... Vingt minutes, longues, très longues... Puis soudain le calme. On respire un peu mieux. Le commandant nous rassure. Il nous explique que nous avons essuyé une forte tempête au-dessus de l'Autriche. Haider ! Haider ! La fin du vol est normale. Je me sépare sans regret de mon taciturne voisin et je rejoins mon hôtel situé dans l'aéroport. Un coup de fil à Jérusalem. Je suis réconciliée avec la vie. Demain, l'aventure commence.

Mardi 4 juillet

Le ciel est plombé. La météo annonce une dépression au-dessus de la Pologne. Espérons que le vol sera moins agité que celui de la veille. Je me promène dans le Duty-free pour acheter quelques cadeaux pour ceux que je rencontrerai là-bas. J'aperçois Marianne Hirsch, puis son mari, enfin leur cousin David Kessler. Ils font à peu près les mêmes emplettes. Nous voici dans l'avion d'Ukrainian Airlines. Première bonne surprise. Il s'agit d'un Boeing 737 quasi neuf. On entend parler anglais. Les Américains viennent retrouver leurs racines. Les passagers ne se signent pas avant le départ. Il n'y a pas de poules au-dessus de nos têtes et les hôtesse sont aussi charmantes que celles des meilleures

compagnies internationales. Pour l'instant, les récits entendus ça et là ne coïncident pas.

Contrairement à celui de la veille, le vol est parfait. Pas la moindre secousse. Je feuillette un journal de Kiev en anglais. Les nouvelles locales ne me passionnent pas vraiment. Un épais supplément porte sur l'économie et le business. Un article toutefois intéressant traite du problème des femmes ukrainiennes exploitées à l'étranger comme prostituées.

Arrivée à Lvov. Bonjour l'Ukraine. Avant de nous autoriser à quitter l'avion, un policier vérifie que passeports et visas sont en règle. L'autobus qui nous mène de l'appareil à l'aérogare me paraît très « Europe de l'Est », mais pas si différent de ceux de Lod il y a dix ou quinze ans. Nous arrivons dans un aéroport vieillot où les passagers font la queue pour acheter une assurance médicale obligatoire. Les choses avaient été bien faites au consulat d'Ukraine à Tel Aviv car ce papier m'avait déjà été fourni. Je dois remplir un formulaire pour la douane. Je déclare la somme que j'ai sur moi, c'est-à-dire 1 000 dollars. Je découvrirai plus tard que cela tombait bien car il s'agissait là de la somme maximale autorisée sans déclaration spéciale, certainement plus problématique. Il faut également indiquer ses objets de valeur, appareil photo, caméra vidéo. Suivant les bons conseils des « spécialistes » des pays de l'Est, je n'ai emporté aucun bijou. Je n'ai gardé que mon alliance, histoire de faire sérieux. Le douanier me demande si je n'ai pas d'or en dehors de ma bague. Pas d'autres problèmes, je sors dans le hall, où un porteur se précipite sur ma valise pour la porter à l'extérieur. Il attend visiblement un pourboire, mais je ne trouve pas mes dollars en petites coupures. Je ne suis pas très organisée et je ne connais pas encore les codes et règles. J'attends donc que Marianne, Léo et David sortent. Ils arrivent quelques minutes plus tard. Nous sommes attendus par Mikhaijlo qui sera notre chauffeur. La voiture est flambant neuve, une Mazda 626 break avec air conditionné. Le chemin jusqu'à l'hôtel n'est pas long, l'aéroport est presque en ville.

Après avoir pris possession de nos chambres à l'hôtel Dniester, nous partons nous promener. La ville est splendide mais peu entretenue. Nous marchons longtemps. Une église baroque catholique est en réfection. Je suis frappée par la ferveur des orants. En Europe occidentale, nous ne sommes pas habitués à ces prières extatiques d'hommes et de femmes à genoux, restant pendant des heures immobiles, les yeux plongés dans les images saintes des chapelles, se signant toute les quelques minutes. En sortant, nous buvons une excellente bière locale dans un café sur une petite place ; puis repartons explorer le vieux Lvov-Lemberg historique.

Nous nous arrêtons au Grand hôtel, là où j'avais l'intention de descendre. Mais Marianne, lors de son précédent voyage, deux ans auparavant, avait été satisfaite du Dniester et préférait ne pas tenter de nouvelles expériences. Nous dînons sur place. Seules deux autres tables sont occupées. Un couple, lui, monsieur d'une cinquantaine d'années, très élégant, elle, une ravissante jeune, très jeune, femme, en robe du soir, un fourreau noir, de lourds bijoux. Comme c'est le début du voyage, je suis très étonnée de cette beauté et de cette élégance. Je comprendrais plus tard, que c'est la norme, y compris à Czernowitz. Les jeunes femmes sont souvent très belles et, dès la fin de l'après-midi, portent des robes extrêmement habillées, ce qui n'est plus vraiment de mise dans nos sociétés. Un pianiste commence à jouer du classique et du jazz. L'ambiance est très agréable. Je me sens un peu « à la maison ». Il ne fait ni trop chaud, ni trop froid, la cuisine est excellente. Le vin de Moldavie délicieux, quant à l'addition, bien que la plus élevée de tout notre séjour, elle atteint, pour nous quatre, la somme astronomique de vingt-quatre dollars, soit cent vingt Hryvnias en monnaie locale. Nous prenons un taxi pour rentrer à l'hôtel. Ce n'est pas loin mais il fait nuit et il faut traverser un parc sans doute désert à cette heure. Le taxi veut s'engager devant l'hôtel, mais le gardien lui fait signe de faire marche arrière. Le quartier est quadrillé de policiers. En effet, une délégation polonaise officielle est attendue. L'Union soviétique nous semble soudain proche... Il nous dépose donc derrière le bâtiment. Un orage violent éclate au même instant et le temps de faire le tour, nous sommes trempés. Je sens que je vais bien dormir. Je suis heureuse de m'être enfin décidée à faire ce voyage.

Mercredi 5 juillet

J'ai effectivement très bien dormi. Un sommeil profond. À la télévision, une dizaine de chaînes ukrainiennes, russes, allemandes et TV5. Pris un bain. Le débit de l'eau est un peu lent, mais elle est chaude. David Kessler n'a qu'une douche, me dira-t-il. Le sac à linge sale est encore marqué « Intourist USSK Company for Foreign Travel ».

Après un petit-déjeuner copieux et varié, nous demandons à la réception des plans de la ville. Nous ne savons pas encore combien cette denrée est rare et précieuse. À Czernowitz il faudra s'armer de

beaucoup de finesse pour finir par en obtenir un, très succinct de surcroît, et nous finirons par nous déplacer avec des plans de l'empire austro-hongrois et de la période roumaine. La jeune femme de l'agence de voyages dans le hall de l'hôtel a marqué les emplacements de la synagogue en activité, du cimetière, du ghetto et du monument à la mémoire des 130 800 victimes juives du ghetto. Nous nous mettons en route. Nous marchons beaucoup. La ville est pleine de superbes bâtiments qui n'ont pas été rénovés depuis la guerre. Le pays est trop pauvre pour les rénovations, semble-t-il. (Sur ce point également, nous découvrirons que la situation est différente à Czernowitz : depuis le précédent voyage de Marianne, deux ans auparavant, beaucoup d'immeubles ont été rénovés, au détriment quelquefois des inscriptions historiques, comme ce bâtiment juif qui portait l'inscription en hébreu « mahsikei shabbat¹ » qui a été effacée.)

Nous arrivons à la synagogue. Un Ukrainien nous explique qu'elle est fermée et qu'il est impossible de la visiter, mais nous insistons et l'un des gardiens nous ouvre la porte. À l'intérieur, le bâtiment est très intéressant. Les murs sont recouverts de fresques représentant des scènes de Jérusalem. Le plafond est également très décoré, des motifs de branchages, loulavim et etrogim², dans un style naïf. La section des femmes, ezrat nashim, ressemble à un balcon de théâtre, sur deux niveaux. L'extérieur du bâtiment est encore très délabré. Le gardien nous explique qu'il y a minyan³ deux fois par jour. Nous repartons à la recherche du cimetière. Il est immense et comprend un carré juif tout au fond. Beaucoup d'arbres, mais les tombes sont récentes. Mis à part un Magen David⁴ à la place d'une croix, elles ressemblent comme deux gouttes d'eau aux tombes ukrainiennes. Tout est écrit en cyrillique. Ça et là quelques pierres tombales traditionnelles avec des inscriptions en hébreu. Je me résous à visiter les toilettes à l'entrée du cimetière. Une épreuve... La première d'une longue série concernant les lieux d'aisance.

Nous prenons un taxi pour retourner au centre ville. Nous déjeunons sur la place du marché. David et moi allons jusqu'au monument commémoratif du ghetto. Une menorah⁵ en fer forgé, un texte en ukrainien taillé dans du marbre noir. Sur le sol, un texte d'Ezekiel en hébreu et ukrainien.

Retour à cinq heures à l'hôtel, un peu en nage. Il fait lourd, le temps est orageux comme la veille à la même heure. J'ai rendez-vous au bar à six heures avec Marianne et Léo. Ils préparent un ouvrage sur la deuxième génération des Czernowitziens. Léo et Marianne m'interviewent, tout en dégustant un verre de bon vin, un Merlot local un peu frais. Le courant passe parfaitement entre nous tous. Nous sortons dîner en ville. J'ai annoncé qu'ils seraient mes hôtes pour un « festin » au George. Taxi de retour à l'hôtel. Ce soir nous avons prévu de nous coucher tôt car demain matin à huit heures, c'est le départ pour Czernowitz, un voyage de six heures pour 280 km environ. Deux arrêts sont prévus. Le premier dans le village natal de la mère de David, Zuravne, le second à Stanislavov, aujourd'hui Ivano-Frankivsk, petite ville d'où ma grand-mère est originaire.

Jeudi 6 juillet

À six heures, je suis debout, une bonne demi-heure avant le réveil de l'hôtel. Nous nous retrouvons à sept heures pour le petit-déjeuner. Notre chauffeur est là une heure plus tard, ponctuel.

Nous quittons Lvov pour Zuravne. La campagne ukrainienne. La Galicie. Les paysages sont magnifiques et les maisons plutôt pimpantes. Peu de circulation, des charrettes attelées de chevaux, des oies, des vaches vautrées au bord de la route, beaucoup de chiens écrasés. La campagne est vraiment splendide. En haut des poteaux électriques, des nids de cigogne et leurs occupants.

Arrivée dans le minuscule village de Zuravne. Nous cherchons le cimetière juif. Nous interrogeons les paysans. Derrière les dernières maisons, un champ. Une très vieille femme, le visage buriné, un foulard serré autour de la tête, fait brouter ses quelques chèvres. Des morceaux de pierres tombales très anciennes sont disséminés. Nous avons trouvé le cimetière, ou plutôt ce qu'il en reste. Les pierres gravées ont été prises par les Soviétiques, explique la paysanne, pour construire une école. Ce sont toujours les autres...

Notre chauffeur annonce : « Here, Bukowina ! ». Les paysages ont insensiblement changé. Voilà

¹ « Ceux qui respectent le shabbat »

² Les lulavim sont des branches de palmier et les etrogim des cédrats, espèces utilisées pendant la fête de soukkot ou fête des cabanes en automne.

³ Chorus de dix hommes pour la prière.

⁴ Étoile de David.

⁵ Chandelier à sept branches.

donc la verte Bucovine, celle de Rose Auslander, « Grüne Mutter Bukowina Schmetterlinge im Haar ». « Mère verte/ Bucovine/ aux papillons dans les cheveux/ Bois/ dit le soleil/ le lait rouge des melons/ le lait blanc du maïs/ j'y ai mis du sucre/ Pommes de pins violettes/ ailes de l'air oiseaux et feuillage/ Et les Carpates/ comme un père/ qui veut te porter/ sur son dos/ Quatre langues/ Des chants en quatre langues/ Des hommes/ qui se comprennent. »

À un moment, le chauffeur nous fait faire un demi-tour complet. Nous sommes un peu interloqués. Il voulait nous arrêter à côté d'un monument dédié aux victimes juives de Kolomea, assassinées par les nazis. Je crois me souvenir que les paysans du coin ont donné un coup de main. Il est clair pour le chauffeur que nous faisons du tourisme juif.

Enfin, nous arrivons à Czernowitz. « Tchernivtsi » indique la grande inscription en lettres cyrilliques blanches sur portail bleu à l'entrée de la ville. Je me sens sur un petit nuage. À travers les vitres de la voiture, je filme tout le trajet que j'ai tant de fois suivi sur les plans de la ville, le passage du Pruth, la gare, la montée vers le Ringplatz par la Eisenberg-Hauptstrasse, Rathausstrasse, Siebenburger-Strasse, les Volksgarten, puis les faubourgs soviétiques où se trouve le Cheremosh.

Pour un francophone, nom parfaitement trouvé. L'hôtel est cher et moche. À l'époque de l'Union soviétique, hôtel Intourist, c'était l'unique lieu où les touristes étrangers avaient le droit de séjourner. C'est un immeuble de 10 étages, datant des années 1980. L'entrée monumentale, style gare d'Orsay en nettement moins esthétique, est en béton et verre. À la réception, des femmes blondes bien en chair nous reçoivent peu chaleureusement. Un arrière-goût d'Union soviétique. La chambre est vaste. Il y a tout ce qu'il faut, plus même, mais assez sinistre, surtout la vue.

C'est sans importance, il est vrai. Une demi-heure plus tard, dans le lobby, je retrouve David qui s'entretient avec un couple d'Israéliens de Holon. Il y avait la veille à l'hôtel, nous disent-ils, un groupe de soixante Israéliens. Le monsieur est originaire de la ville, la dame est née en Galicie et a vécu à Paris. Elle me parle d'ailleurs en français. Ils se plaignent d'à peu près tout. De toute évidence, nous ne vivons pas les mêmes expériences. « Vous vous rendez compte ! Il n'y a de l'eau chaude qu'à partir de six heures du soir ! » Ils ne savent pas, et nous non plus, qu'ils auront eu beaucoup de chance. Nous n'aurons pas une goutte d'eau chaude pendant tout notre séjour.

Marianne et Léo nous rejoignent. Nous partons rendre visite à Rosa Roth-Zuckermann, une cousine de Marianne et presque la dernière des Czernowitziens de l'entre-deux-guerres. Elle habite la Pardinigasse des Autrichiens, une petite rue du centre-ville, qui n'a vraisemblablement que peu changé depuis l'empire. C'est une étonnante vieille dame de 91 ans. Son fils, Félix, arrive peu après. Nous passons deux heures à parler, trois-quarts en allemand, un quart en anglais. Sa bibliothèque contient tous les livres touchant de près ou de loin à Czernowitz, à Paul Celan et à Rose Ausländer. La biographie de Celan par Israël Halfen est traduite en japonais. Le traducteur a pris soin de souligner en rouge tous les passages qui parlent de Rosa.

Elle assure se souvenir de la famille Herschmann, ma famille, « une famille connue à Czernowitz », me dit-elle. Je fais quelques photos d'elle, de sa bibliothèque et de sa collection de portraits de François-Joseph et de l'impératrice Sissi.

Nous repartons et passons devant le Temple, ou plutôt son étrange réincarnation en cinéma, casino et salle de billard. Les habitants de Tchernivtsi continuent à l'appeler la Kimigoga. À l'intérieur, les toilettes en sous-sol font là aussi partie d'un autre type d'expériences inoubliables. Nous arrivons sur la Elisabethplatz, connue aussi comme Theaterplatz, une longue place avec le théâtre à un bout et, à main droite, le bâtiment de l'ancienne Jüdische Haus.

Le théâtre, construit par les architectes viennois Hellmer et Fellner, comme celui de Lvov sans doute car les bâtiments se ressemblent comme des frères, n'est pas un bâtiment massif ou impressionnant. Les proportions sont très classiques et presque aériennes. Au centre du massif de fleurs, devant, une statue a suivi les évolutions ethniques et culturelles de la ville. Schiller a été remplacé par Eminescu et c'est aujourd'hui Olga Kobylanskaya, la poétesse ukrainienne, qui est taillée dans le marbre noir. Les autochtones ont vraisemblablement oublié, s'ils l'ont jamais su, qu'avant d'écrire dans sa langue maternelle, elle composa ses premiers textes en allemand, la langue de la culture. La lumière du soleil couchant caresse les stucs des façades.

Dîner dans une taverne ukrainienne hutsule. Montagnards des Carpates, les Hutsula étaient l'un des groupes ethniques de la ville pendant l'entre-deux-guerres. Leurs chevaux étaient réputés. Les serveurs sont en habits traditionnels, tuniques et pantalons blancs rehaussés de broderies multicolores à dominante rouge. Le restaurant se trouve au début de la Herrengasse, là où se promenaient les

élégantes et les beaux messieurs, là où les cafés se succédaient, le café Rapeanu, le café Habsbourg, d'autres encore.

Au Cheremosh, l'ambiance bat son plein. La jeunesse dorée de Czernowitz s'amuse tous les soirs jusque tard dans la nuit. La discothèque est pleine à craquer et pourtant les prix pratiqués paraissent inabordables pour les citoyens ordinaires. Est-ce cette jeunesse, ces très jeunes femmes incroyablement élégantes et maquillées, qui se trémoussent au rythme des derniers tubes américains, qui représente la nouvelle bourgeoisie de la ville ?

Le hall est plein à toute heure de gens qui attendent on ne sait trop qui, on ne sait trop quoi. Mais des cerbères, style KGB, gardent jalousement le passage entre les espaces publics et les étages des chambres.

Demain matin, départ à huit heures trente de l'hôtel pour une grande promenade dans la ville. Je sens que je suis en train de vivre par procuration l'expérience de la maison perdue, du pays occupé par d'autres, des morts laissés sans sépulture, sans commémoration. Je vais toucher soudain au passé le plus concret, celui de la maison, de l'école, des lieux familiers, de l'enfance perdue et violée et je sens que cette fois, c'est incontournable. La fin de ma recherche en a imposé le cadre pratique.

Vendredi 7 juillet

Hier soir, avant de sombrer dans le sommeil, j'ai eu le temps de préparer une liste de rues et de lieux que j'aimerais filmer et photographier. Il faudrait également aller repérer l'unique synagogue restée en fonction sur les soixante-trois que comptait la ville. Je m'aperçois à quel point, polarisée par les questions de sécurité, je n'ai pas suffisamment préparé ce voyage.

Taxi pour rejoindre le centre. Il passe par le quartier des villas, de l'autre côté du Volskgarten. Les maisons, de véritables hôtels particuliers, sont encore très belles. Des fonctionnaires roumains les habitaient entre les deux guerres, mais également des Juifs aisés. Maintenant, certaines, en cours de restauration, abritent des bâtiments officiels, d'autres sont encore très décrépies.

Nous descendons au Ringplatz pour rejoindre la place du théâtre, proche. Nous avons rendez-vous avec Félix Zuckermann et madame Finkel devant la Jüdische Haus. Les Juifs ont récupéré une pièce de cette maison qui appartenait en totalité à la communauté avant la Seconde Guerre mondiale. Le bureau est aujourd'hui le siège de la société pour la culture juive de Czernowitz, dont s'occupe madame Finkel. Il y a de cela quelques années, j'avais écrit à cette société, mais la lettre était restée sans réponse. Était-elle même arrivée ?

Samedi 8 juillet

Je m'aperçois que je n'ai pas relaté la journée d'hier, mises à part quelques phrases avant le départ. Essayons donc de reconstituer cette journée. Nous avons donc retrouvé Félix et madame Finkel devant la Jüdische Haus. Derrière une façade prestigieuse, l'immeuble servait avant-guerre de centre administratif et religieux. Des salles étaient régulièrement louées et abritaient des manifestations culturelles qui attiraient un public important.

Les Soviétiques l'avaient transformée en maison culturelle de l'industrie légère où ils donnaient des spectacles pour divertir les travailleurs. Pour ne pas être continuellement confrontés aux origines ethniques de la maison, ils avaient systématiquement scié deux pointes de toutes les étoiles de David qui ornaient la cage d'escalier. Depuis, les étoiles ont retrouvé leurs pointes, mais l'une d'elles garde le souvenir de l'amputation idéologique.

Marianne me fait remarquer que madame Ivgenia Finkel n'apparaît dans aucun document récent sur Czernowitz. À la différence de Lydia Harnik et de Herr Zwilling qui ne sont plus, de Joseph Burg et de Rosa Roth, elle n'est jamais interviewée. Nous visitons la maison. L'intérieur n'est pas en très bon état. Là, comme dans le hall de l'hôtel, des gens sont assis à attendre on ne sait pas trop quoi. Des photographies de pièces de théâtre, style soviétique, décorent les paliers. La pièce restituée à la communauté est minuscule et encombrée de dossiers. Une armoire métallique renferme, semble-t-il, les précieuses archives du fameux musée juif en gestation dont rêve Frau Finkel. Elle nous expose ses projets, qui nous paraissent bien embryonnaires et surtout disproportionnés en regard des moyens matériels et humains actuels et futurs. Je filme la rencontre. Je me dis que nous pourrions faire tant pour ce lieu.

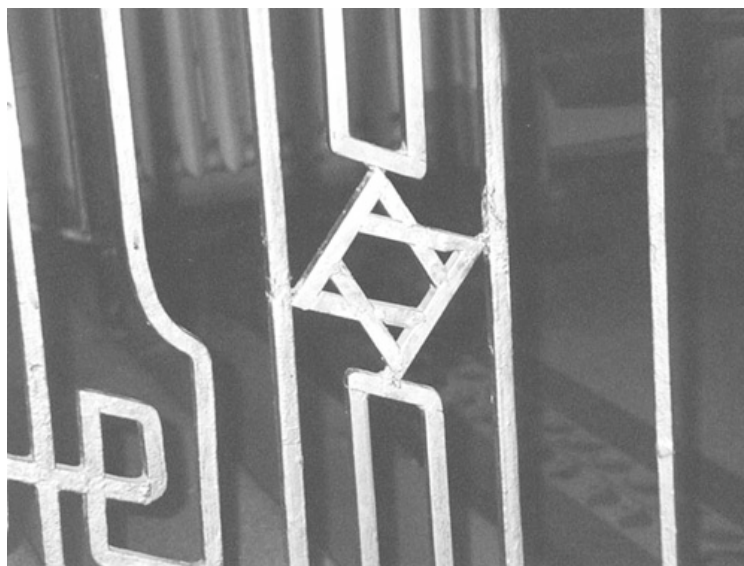


Photo 1 : Étoile de David « amputée » dans la cage d'escalier de l'ancienne « Jüdisches Haus ».
Cliché F. Heymann.

Promenade dans la ville à la recherche ces maisons familiales. Les noms de rues ont changé bien sûr, mais surtout les numéros. J'ai de minces repères. Notre maison faisait un coin. Je me souviens d'une photo, prise d'une fenêtre de l'appartement où l'on voit la maison d'en face. Je crois la reconnaître dans ce qui était la Residenzgasse et qui est aujourd'hui la rue de l'université. Car le magnifique bâtiment, siège du métropolite grec-orthodoxe est devenu l'université. Je sens que j'ai repéré la bonne maison. J'éprouve une curieuse impression de grande familiarité. Étrange bien sûr pour un lieu totalement fantasmagique pour moi.

Nous montons avec Félix. Le premier étage est partagé en trois appartements. À la porte de gauche, personne ne répond au coup de sonnette. Au milieu, une sorte de réduit, d'où sortent des voix. Mais Félix ne tente pas de s'introduire. Je me range à son intuition. On sonne à la porte de droite et là une Ukrainienne en haut de pyjama nous ouvre la porte. Elle est jeune, 35-40 ans peut-être. Félix lui explique que ma famille vivait là avant la guerre et que je désirerais voir les lieux. Je ne sens aucune méfiance. Rien à voir avec les images de Polonais fermés, craignant le retour des Juifs. L'accueil est souriant. « Bien sûr, entrez ! ». « Puis-je filmer et photographier ? ». « Bien sûr, pas de problèmes ! »

L'appartement, si c'est le bon, ne doit plus avoir grand-chose à voir avec celui où mon père a passé son enfance. Dans une pièce, un poêle à gaz en céramique verte serait récent, aux dires de Félix. Dans l'autre pièce, en revanche, un poêle plus important en céramique blanche doit être plus ancien. Ce devait être un poêle à bois ou à charbon, transformé par la suite en chauffage au gaz. Une maison de poupée, style Barbie, est posée dessus. Le couple doit avoir une petite fille. Le parquet en chevrons doit être ancien également. La cuisine en pin est récente bien évidemment, mais les paysages vus des fenêtres, quelques baraquements de tôle mis à part, n'ont pas dû changer. La pièce donne sur un balcon de bois côté cour. Au milieu du jardin le noyer dont Martha⁶ m'a souvent parlé. De là, je déduis que je suis bien dans la maison familiale. Je m'apercevrais plus tard que d'autres cours très ressemblantes jouxtent presque chaque immeuble et que les noyers sont légion.

Les meubles ukrainiens ne m'empêchent pas d'imaginer un autre appartement, une autre cage d'escalier. Qu'y avait-il dans ces niches aujourd'hui vides. Les Herschmann étaient au premier, les Gutman au second, le grenier là-haut. J'imagine mon père enfant, puis jeune homme dans ces pièces, rentrant de l'école et montant les escaliers deux à deux ou quatre à quatre, son frère Léopold les descendant pour rejoindre ses amis sur la placette en face du Temple ou dans l'un des cafés de la Herrengasse. Les Ukrainiens qui vivent ici m'invitent à revenir, quand je veux, avec le reste de la famille. Je les remercie avec les trois mots de russe et les deux d'ukrainien dont je dispose. Je me sens à la fois excitée et apaisée. Des enfants jouent au hulla-hoop dans la cour et se demandent pourquoi

⁶ Martha Blum, née Gutman, est la cousine germaine de mon père. Elle habitait avec ses parents le deuxième étage du même immeuble. Elle vient de publier un ouvrage autobiographique romancé, *The Walnut Tree*, Toronto, Coteau Book. 1999.

cette étrangère vient filmer et photographier leur maison.

Promenades dans la ville le reste de l'après-midi, puis retour à l'hôtel. J'ai décidé mes compagnons de voyage à aller à l'office orthodoxe du vendredi soir. Madame Finkel nous avait dit qu'il y avait un autre office libéral ou « conservatif » et elle avait eu l'air surprise que nous désirions nous rendre chez les orthodoxes.

Marianne est persuadée que la synagogue en activité ne peut être que dans la Judengasse ou dans la Schulgasse, à l'emplacement du ghetto, mais nous sillonnons les rues en vain à la recherche de ce qui ressemblerait à un Juif se rendant à un office. La grande Schule est fermée, comme le Bethaus à deux maisons de là. Ce dernier a pourtant l'air rénové et j'apprendrais par la suite qu'il contient de magnifiques peintures murales. Dîner dans une taverne roumaine. Nous nous régaloons de mamaliga avec une sauce aux champignons et d'une grande assiette de radis noir. Débarque tout un groupe de jeunes Roumains. La frontière est à 40 km de là et ils viennent passer la soirée en Ukraine. Ils en profitent pour faire quelques provisions. Dans la Herrengasse, où se trouve le restaurant, des magasins d'alimentation restent ouverts jusqu'à onze heures du soir. Dans tous les restaurants, de la musique, disco ou plus traditionnelle, est en général poussée un peu plus lorsque nous arrivons, en signe d'honneur. C'est ce qui se passe également chaque fois que nous pénétrons dans un taxi. Lorsque nous partons, le patron tente de nous retenir. Baise-main aux dames.

Retour à l'hôtel. Un passage rapide à la discothèque. Je suis une fois de plus fascinée par les tenues des jeunes femmes, souvent ravissantes, qui fréquentent les lieux. Les robes du soir et les talons aiguilles ne dépareraient pas lors de premières à l'Opéra et quelques shorts extrêmement courts montrent bien que nous ne sommes pas dans un pays musulman. En fait, deux groupes de populations féminines se juxtaposent : les jeunes femmes coiffées et habillées au dernier cri européen et les babouschkas fripées avec leurs fichus blancs ou multicolores serrés autour de la tête. Le passage d'une espèce à l'autre semble assez brutal.



Photo 2 : Les élégantes de la Herrengasse. Cliché F. Heymann

Ce matin, nous avons rendez-vous avec Felix sur la Austria-Platz, dont Marianne a donné au chauffeur le nom en ukrainien. Nous constatons qu'il se dirige dans une tout autre direction que l'habituel chemin vers le centre. Marianne s'est trompée. Elle a indiqué le nom d'un village qui se trouve à la frontière roumaine. Rectification. Le chauffeur fait demi-tour et nous retrouvons le trajet devenu familier, le Volksgarten et le quartier des villas, enfin l'endroit souhaité. À une extrémité de la place, une statue monumentale commémore les « héros soviétiques » qui ont libéré la ville du fascisme en 1944.

Félix arrive. Élégant comme toujours. Mémoire de toutes les époques de la ville, il nous facilite les contacts. Je ne sais pas ce que nous ferions sans lui. Direction des lycées, respectivement, liceu real orthodox et lycée allemand. Nous arrivons au premier à côté de la cathédrale grecque-orthodoxe, récemment repeinte dans un « ravissant » rose bonbon du meilleur effet.

C'est un grand lycée. Le portail sur la rue est fermé. C'est l'époque des vacances. Nous passons par

la cour. La concierge nous demande ce que nous cherchons ici. Félix explique et l'on nous laisse entrer bien volontiers. Félix dit qu'il s'agit de l'ancien lycée allemand. D'après ce que m'avait dit mon père de l'emplacement, j'aurais plutôt penché pour le lycée real orthodoxe mais je fais confiance à notre guide. Nous entrons dans une des salles, aujourd'hui salle de professeurs. Peut-être mon père était-il assis là. Car en fait, mon intuition et mes indices étaient exacts. Il s'agit bien du lycée real orthodox et non du lycée allemand. Nous nous rendons ensuite à ce dernier, situé au coin d'après. C'est un bâtiment un peu plus petit. Là, ont étudié les parents de Marianne et ceux de David. Les personnes que nous rencontrons, s'exclament toutes : « Americans ! Americans ! » Mais personne n'a l'air d'être méfiant ou de craindre quoi que ce soit de notre visite.

À onze heures, nous avons rendez-vous chez Josef Burg, un écrivain yiddish. Il est né à Wishnitz, où 98 % de la population parlait yiddish. Je redoutais un peu le côté « vedette » et personnage incontournable du Czernowitz d'aujourd'hui. Il habite dans la Landhausgasse, qui, sous les Soviétiques, avait été nommée Schors, d'après un commissaire politique ukrainien. C'est aujourd'hui la rue Scheptinski, du nom d'un cardinal également ukrainien. Josef Burg est né en 1912. Il est l'un des derniers écrivains d'Europe orientale qui écrive encore en yiddish dans la tradition d'Itzig Manger ou de Eliezer Steinberg. C'est d'après ce dernier qu'à été nommée la nouvelle société pour la culture yiddish qu'il dirige. Son portrait, à côté de celui de Sholem Aleikhem et en face de celui de François-Joseph, est accroché au mur de la pièce dans laquelle il nous reçoit. En fait, l'entretien est passionnant. Josef Burg fait un récit des pérégrinations géographiques et mentales de sa vie, qui se termine malheureusement par ce constat qui tombe comme un couperet : « Aujourd'hui tout est possible pour les Juifs, mais c'est trop tard, trop tard ! » Il lit deux de ses derniers textes à thèmes bibliques d'abord dans la traduction allemande, puis en yiddish. Le premier parle du sacrifice d'Isaac, le second de l'histoire de Ruth la Moabite.

Comme chez Rosa Roth-Zuckermann, trônent des bustes de François-Joseph. Cette superposition des périodes correspond-elle à une identité profonde, ne serait-ce pas un peu du folklore, de la « sur-identité » ?



Photo 3 : L'empereur François-Joseph et l'impératrice Sissi sur la bibliothèque de Rosa Roth-Zuckermann. Cliché F. Heymann.

Sur un autre mur, à droite d'un imposant poêle en céramique sur lequel est posé un chandelier en forme de magen david, des peintures à thème juif, des photos de famille et surtout ses propres portraits.

Nous repassons par la Residenzgasse. Je retrouve « notre » maison, devenue pour moi un point de repère. Nous prenons la Dreifaltigkeitgasse où se trouvait l'appartement de la mère de Marianne. Nous rencontrons au coin de la rue l'occupante actuelle. Elle reconnaît Marianne et la salue. Un peu plus tard, je demande à Félix si les gens sont locataires ou propriétaires de leur appartement. Il y a

quelques années les appartements ont été « privatisés », c'est-à-dire que ceux qui habitaient depuis un certain nombre d'années sur place ont reçu leur logement en cadeau. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que bon nombre de ces appartements n'avaient pas coûté cher à l'État, lorsque les Juifs qui les occupaient les avaient quittés du jour au lendemain.

Nous arrivons dans la rue où se trouve la maison de Félix, la Lehmstrasse. Comme beaucoup d'autres, la rue est pavée ; tout du long, des arbres, marronniers ou acacias, et des petites maisons entourées de jardinets. Marina, l'épouse ukrainienne de Félix, nous accueille avec beaucoup de chaleur. Elle est blonde, « très blonde », un visage large, les yeux et les lèvres soigneusement maquillés. La maison est ancienne et les meubles sans style défini. Quelques bibelots « ethniquement » neutres. Interview de Félix. Le récit est passionnant. Il raconte toute la période soviétique et post-soviétique.

Avec Marina, la communication est assez limitée. La barrière linguistique nous rend un peu muets. Elle connaît quelques bribes d'allemand et quelques mots d'anglais. Nous nous faisons surtout de grands sourires.

Demain, le programme consiste en promenade dans la ville le matin et visite du cimetière l'après-midi. Je ne sais pas si j'arriverai à me rendre à Sadagura, le berceau de la dynastie hassidique du Ruzhyner. En tout cas, ce voyage aura donné une épaisseur extraordinaire au travail que j'ai fait pendant toutes ces années sur la ville, je sais maintenant que je reviendrai... J'ai l'impression que je dois beaucoup à Marianne et Léo. Je ressens une véritable affection pour ce couple qu'au fond je connais encore si peu. Avec David, il est très agréable de parler l'hébreu, Il me charrie souvent sur mon côté schickse froum, ce qui signifie en yiddish, littéralement, « non Juive orthodoxe ».

Czernowitz est maintenant pour moi un espace où je peux conjuguer « vivre » au présent. C'était jusque-là un temps très peu employé dans ma recherche. Bien sûr, les Chernivitsiens de l'an 2000 n'ont rien à voir avec « mes » Czernowitziens. Mais les lieux sont là et la puissance d'évocation qui en émane est forte. Avec une intensité qui me trouble moi-même, j'éprouve réellement la sensation qu'une partie de moi appartient à cette ville.

Il ne reste guère qu'une poignée de « Czernowitziens authentiques » qui ont entre 88 et 92 ans. Sont-ce eux les derniers, Frau Zuckermann, Frau Finkel, Herr Burg, ou bien sont-ce Marianne, David, Félix ou moi...

Il est tard. La discothèque de l'hôtel distille sa musique techno sous mes fenêtres.

Dimanche 9 juillet

Aujourd'hui la visite au cimetière, en début d'après-midi, a déclenché de telles émotions, que j'ai un peu de mal à reconstituer ce qui s'est passé « avant ».

Je me souviens maintenant : Nous nous sommes rendus à la Postgasse. Je voulais voir le bâtiment de la poste puisqu'il paraît que mon grand-père le dirigeait. La maison est en réfection, des échafaudages masquent une partie de la façade. À l'intérieur, les imposants lustres en cristal doivent encore dater de l'empire austro-hongrois.

Puis, nous avons cherché la maison des grands-parents de David dans la Piteygasse. David a réussi à visiter l'appartement aujourd'hui habité par trois jeunes hommes. Ensuite, nous sommes descendus vers le ghetto, ou plutôt ce que Marianne appelle le « ghetto élargi ». Il semble en effet qu'en octobre 1941, après quelques jours, les autorités se soient aperçues qu'il était impossible de caser tout le monde dans le périmètre des trois ou quatre rues délimitant le ghetto originel et que ce dernier ait été agrandi. Marianne retrouve la maison de son oncle qui a dû accueillir vingt-cinq personnes. Les parents de Marianne, alors fiancés, se sont mariés là. Ils sont sortis devant la maison, raconte Marianne, ils ont trouvé un rabbin et lui ont dit : « Pouvez-vous nous marier ? » Mais c'était un vendredi après-midi et le rabbin a refusé. Alors, ils se sont mariés à la mairie. Ce sont les termes même du récit de Marianne.

Nous avons ensuite retrouvé Félix devant la Kinagoga et avons pris un taxi pour le cimetière juif. Ce dernier est immense et dans un état lamentable. Tout est à l'abandon. Un bâtiment, aujourd'hui totalement délabré, devait servir pour les oraisons funèbres. À l'intérieur, sur une stèle, sont inscrits les noms des personnalités de la communauté. David cherche la tombe de son grand-père. Il a vu une photo qui indiquait le nom d'une grande tombe de marbre noir, située juste derrière. Il la trouve très vite. À mains nues, il débroussaille la tombe de David Kessler, rabbin de la communauté au début du siècle. Sans ces indices, il ne l'aurait sûrement pas trouvée, car elle est très modeste. Il relève ce qui est

inscrit. Marianne, avant de venir, a fait faire des recherches pour situer le carré où doit être la tombe de son grand-père. Je pense que se trouve là la tombe de mes arrière-grands-parents Herschmann, mon arrière-grand-mère Feuer est morte à Nice l'année de ma naissance, quant à son mari, je sais qu'il était de Stanislavov, je ne sais donc pas où il est enterré. Je ne cherche donc rien de vraiment particulier. Je me promène entre les tombes. Presque chaque nom m'évoque quelqu'un et une histoire.

Ce qui m'étonne, c'est l'intrication des styles de sépulture et des époques. Des tombes très anciennes, gravées en hébreu côtoient celles de l'entre-deux-guerres où allemand et hébreu sont associés – absence totale de roumain –, puis des tombes récentes souvent entièrement en ukrainien ou en russe, je suis incapable de faire la différence. Chaque période a généré un style bien particulier de pierres tombales.

Je m'éloigne dans une direction puis rebrousse vite chemin. Je vais de l'autre côté. Quelques pas et soudain, la tombe de Leib Herschmann. La stèle est en marbre noir, très haute, l'inscription est en hébreu et en allemand. Il était, semble-t-il un personnage important de la communauté, l'énoncé de ses titres se termine d'ailleurs par etc.

Tout est envahi par les ronces. Soudain, je me rends compte que la tombe est entourée d'une clôture de fer forgé rouillé. Un deuxième caveau s'y trouve. La seconde tombe est entièrement recouverte par les mauvaises herbes. David et Léo entreprennent de la nettoyer à mains nues et nous découvrons la tombe d'Ettel Herschmann, son épouse, avec une minuscule pierre tombale où est inscrit son nom qui commence à s'effacer et sa date de décès, 1945.

Au début surprise, je comprends vite la disproportion entre les sépultures. En 1945, il n'y avait plus personne de la famille sur place. La concession existait, la place était prête, mais la pierre tombale ne pouvait avoir le faste de celle de son mari décédé en 1912.

Une petite pluie drue tombe maintenant sur ce lieu doublement mort. Seuls une vieille femme et un jeune garçon d'une laideur troublante nous suivent.

Nous avons fini l'après-midi chez Rosa Roth-Zuckermann. Là, j'ai scanné sa collection de cartes postales anciennes. Sur une des cartes, la Residenzgasse. « Notre » maison comme elle était à l'époque. Je viens de comprendre pourquoi l'adresse était 2a. Au début de la rue une maison basse, puis rien, puis notre maison. Depuis une troisième maison a été construite entre les deux.

Ce soir, nous retrouverons Helmut Kusdat, un Viennois amoureux de la ville, Amy Colin, universitaire américaine spécialiste des poètes bucoviniens de l'entre-deux-guerres, et Peter Rychlo à la taverne hutsule. Peter Rychlo est un personnage étonnant. Ukrainien titulaire de la chaire d'allemand à l'Université, il traduit Celan, Rose Ausländer et les poètes juifs bucoviniens en ukrainien et est devenu spécialiste de la Bucovine juive. Marianne me fournit la clef du mystère : enfant de la campagne, il a été adopté par Lydia Hamik qui l'a éduqué dans le culte de la culture allemande. Lydia Hamik est décédée il y a trois ans. Elle était l'une des « derniers Czernowitziens ».

Retour à l'hôtel où Marianne et Léo m'interviewent à nouveau. Je tente de faire un premier bilan de ce que j'ai vécu pendant ces quatre jours. Une aventure initiatique. L'intensité a été plus forte que je ne le pensais. Ma familiarité avec la ville également..

Lundi 10 juillet

Je n'arrive pas vraiment à réaliser que seulement quatre jours ont passé depuis mon arrivée à Czernowitz. J'ai l'impression d'avoir déroulé un récit de vie complet. Impression douloureuse aussi d'avoir rencontré les derniers survivants de l'ancienne communauté, alors que tout est encore « à fleur de lieux ». Est-ce qu'un livre peut faire revivre un lieu ? Je me sens forte maintenant de toutes les images, les sons, les odeurs et les émotions glanées ici.

Austria-Platz. Les archives sont abritées dans la Jesuiten-Kirche. Un escalier en colimaçon. Je suis reçue par une archiviste qui se débrouille en allemand. Évidemment, on ne m'ouvre pas les dossiers. Il faut remplir une demande motivée avec le nom et la date de naissance des personnes sur lesquelles on cherche des documents. Dans l'espèce d'énervement du dernier jour, j'ai oublié les dates de naissance, je me trompe de prénom. Bref, je ne suis pas sûre de recevoir quoi que ce soit de concret à Jérusalem. Ce qui est conservé là, ce sont les archives du ghetto. Mais au fond, peut-être que mes grands-parents n'ont pas été déportés depuis le ghetto, mais, comme pour les parents de Paul Celan, directement de leur appartement de la Residenzgasse. Si elle trouve quelque chose, elle m'écrira.

Les registres d'état-civil sont ailleurs, dans la Kobylanskaja-Herregasse, au numéro 33. Nous nous y rendons. En passant, je photographie la maison de Celan de la Masarykgasse (il est né

Wassilkogasse). En sortant des archives, un panneau d'affichage, des documents concernant des personnalités de la ville, une photo de Celan et un bulletin de notes (pas excellentes en français !). Le panneau d'affichage devant lequel personne sans doute en temps normal ne s'arrête, commence à susciter beaucoup d'intérêt de la part des passants. Pourquoi ces étrangers sont-ils si intéressés ? Du coup, plusieurs personnes viennent lire le panneau.

J'ai rendez-vous dans le hall de l'hôtel avec le chauffeur. Je retourne à Lvov. La route est splendide. À la sortie de la ville, nous nous arrêtons sur le pont qui enjambe le Pruth pour prendre les deux dernières photos et je retrouve Rose Ausländer « Immer zurück zum Pruth ». « Les galets se mirent à chanter dans le Pruth/ sculptant des motifs éphémères sous le soleil/ Narcisses, nous flottions sur le miroir de l'eau, nous étreignant nous-mêmes/ La nuit, couverts par le vent, le lit débordant de poissons/ La lune, poisson rouge./ Un murmure de papillotes. C'est le rabbin, dans son caftan, avec son châle, entouré de hassidim/ regardant../ Oiseaux, dont nous ignorons le nom, votre cri attire et effraie à la fois./ Mais nous sommes prêts à vous suivre, au-delà des champs de maïs et des synagogues vacillantes. Toujours, revenant vers le Pruth./ Radeaux, de bois ou de caroube, qui descendent le Pruth, où allez-vous, si pressés, nous laissant seuls ici avec les galets ? »

Sur la route, nous ne sommes pas très bavards. L'anglais de Mikhaijlo se résume à dix mots et mon ukrainien à six. Il me fait passer par des endroits superbes, s'arrête aux monuments juifs. À un moment, il ne prend pas la route indiquée pour Lvov. J'ai quelques instants d'inquiétude. Mais il veut simplement passer par une route plus jolie que la route directe. Les paysages de la Galicie sont peut-être plus beaux encore que ceux de la Bucovine, plus vallonnés. Nous arrivons à Lvov à six heures.

Mardi 11 juillet

En attendant de monter la passerelle de l'avion des Ukrainian Airlines, j'échange quelques mots avec un Autrichien qui fait du travail humanitaire dans la région. « C'est un pays magnifique ! », lui dis-je, enthousiaste. « Ce n'est qu'une façade, c'est un pays en ruines ! », me répond-il.

Florence Heymann
Centre de recherche français de Jérusalem